

Gilles Houdouin

Les gabeleux

Une enquête en Anjou

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : **979-10-359-3983-0**

© gilles HOUDOUIN

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce
livre.

REMERCIEMENTS

Mille remerciements aux lecteurs et lectrices de mes deux premiers romans. Leurs commentaires, leur fidélité, m'ont donné envie de poursuivre l'aventure avec Thomas et Urbain, et me permettent de ne pas quitter cette région entre Maine, Loire et Authion où poussent mes racines.

Un grand merci à Sylvie, mon épouse, et à Isabelle, amie de toujours, qui comme à l'accoutumée ont été mes premières lectrices et correctrices.

Les Archives Départementales du Maine-et-Loire m'ont, une fois de plus, grandement aidé, en répondant au-delà de mes espérances aux questions que je leur ai posées. Qu'elles en soient également remerciées.

Est-il besoin d'adresser mes pensées à l'Anjou, région de mes ancêtres, qui, par sa beauté et son calme, donne toujours envie d'y revenir... et d'écrire !

LES PRINCIPAUX PERSONNAGES

Les « héros » :

Thomas Houdouin, sergent royal à Brain-sur-l'Authion.
Urbain Dupin, son beau-frère, sergent royal à Andard.

La famille de Thomas :

Michelle Tréguil, sa mère.
Jeanne Chauveau, son épouse depuis 1621.
Pascal, son père, notaire, décédé en 1619.
Symphorien, son grand-père paternel.
Thomas, ancien notaire, son grand-oncle et parrain.
Symphorienne, sa sœur, mariée à Urbain en 1621.
Mathurin, René, Pascal et Laurent, ses frères.
Étiennette, Catherine et Jacqueline, ses sœurs, décédées en 1615, 1623 et 1621.

La famille d'Urbain :

Symphorienne, sa femme, sœur de Thomas.
Martine, sa fille, née en 1622, et Mathurin, son fils nouveau-né.

Les autres personnages :

Berthelot et Coustard, curés de Brain-sur-l'Authion.
Pierre Croux, curé de Saint-Michel-du-Tertre.
Claude Ménard, prévôt de la sénéchaussée d'Angers.

Philippe Cuau et Michel Leblanc, sergents royaux de Saint-Mathurin.

Toutes ces personnes ont réellement existé, et ont bien occupé les offices de sergent, notaire, prévôt, etc... tels qu'ils sont indiqués dans le livre.

Personnages historiques cités :

Louis XIII, roi de France.

Gaston, duc d'Orléans, son frère, appelé « Monsieur ».

Jacques d'Étampes, capitaine-lieutenant de la compagnie de gendarmes de Monsieur, futur maréchal de France.

Henri de Talleyrand-Périgord, comte de Chalais, maître de la garde-robe du roi.

Antoine de Laage, chevalier, seigneur de Puylaurens, favori de Monsieur.

Armand Jean du Plessis, cardinal de Richelieu, premier ministre de Louis XIII

TABLE DES MATIERES

LE MAL	3
NUIT NOIRE	19
DIES IRAE	41
UNE APPARITION	67
PÊCHE MACABRE	93
L'ASSOMPTION	103
SAINT-MATHURIN	129
LES BÛCHERS	147
LES GABELEUX	163
LES AMIS DE MONSIEUR	181
JEANNE BEAUVILLAIN	187
LA TRAQUE	205
GUET-APENS	241
NOËL TIERCELIN	261
LE FOU FURIEUX	279
EPILOGUE	309
BIBLIOGRAPHIE	325
ANNEXE 1	327

ANNEXE 2	331
ANNEXE 3	337
ANNEXE 4	341

I

LE MAL

Dimanche 1er février 1626

Pierre Croux ne décolérait pas : « Cette église est un véritable courant d'air ! On risque à tout moment d'y attraper la mort ! ». Depuis seize années qu'il était curé de la paroisse de Saint-Michel du Tertre¹, il n'avait encore jamais vu ça, ou alors, il ne s'en souvenait plus. Ce n'était pourtant pas faute d'avoir fait des travaux : le conseil de fabrique avait

¹ Paroisse d'Angers, la plus septentrionale de la ville. On y entrait par la porte Saint-Michel. L'église était toute proche de l'hôtel de ville, du palais de justice et des halles.

voté le remplacement des plombs sur plusieurs vitraux. La toiture de la croisée du transept, qui donnait des signes inquiétants de fatigue, avait été changée en grande partie en juin dernier. En pure perte : le froid s'insinuait par tous les interstices des fenêtres mal jointoyées, circulait sous les portes, glissait sous les ardoises, et glaçait durablement la pierre, les corps et les âmes.

Il eut soudain grand-pitié de l'enfant de chœur qui s'activait à ses côtés. Celui-ci, un brave garçon de bonne famille, avait tenu à rester pour l'aider à ranger après la messe du matin, qui n'avait attiré qu'une petite trentaine de paroissiennes, la plupart des mères inquiètes pour la santé de leurs enfants. Si le froid persistait, nombre d'entre eux risquaient de tomber malades et de rejoindre trop tôt leur créateur. Ce matin-là, les hommes avaient boudé l'office.

Le curé voyait distinctement s'échapper le nuage de vapeur de la bouche de son enfant de chœur, à chaque expiration, ainsi que la goutte qui lui pendait au bout du nez, menaçant à tout moment de tomber sur l'autel. Nul doute que le Seigneur pardonnerait ce bien petit outrage !

Comme si le froid ne suffisait pas, le printemps précédent avait été médiocre, l'été très frais et pluvieux, et le blé n'avait pas mûri, quand il n'avait

pas tout simplement pourri sur pied. Les moissons faméliques du mois d'août commençaient à provoquer des restrictions, voire des famines, dans les villages. Cette pénurie était d'autant plus mal vécue que les gouverneurs et les édiles des villes, pour éviter les émeutes dans les bourgs, envoyaient l'armée dans les campagnes opérer des ponctions sur le peu de nourriture qu'il restait aux villageois pour vivre. Ces derniers pouvaient s'estimer heureux si, en plus de ce qu'ils devaient prélever, les soldats n'accaparaient pas le reste pour leur propre compte.

Le prix du grain n'en finissait plus de flamber. Cet enchérissement insensé était la cause d'une disette qui jetait sur les routes par dizaines des métayers, des closiers, des bêcheurs, des manouvriers, parmi lesquels nombre d'entre eux cherchaient refuge dans l'enceinte de la ville. Cela n'arrangeait rien, bien au contraire, car pour nourrir cet afflux supplémentaire, il aurait fallu multiplier les saisies sur les récoltes, et donc enfoncer encore plus de villageois dans la misère. Comment alors sortir de cette spirale ? Les échevins se refusant à accroître la pression des réquisitions, les réfugiés des campagnes étaient condamnés à mourir de faim dans les rues d'Angers.

Pierre Croux songeait à tout cela en pliant machinalement les nappes de l'autel. La générosité de ses paroissiens avait, dans un premier temps, permis

de sauver quelques-uns de ces malheureux, en leur offrant qui un toit, qui un repas. Mais cette période était révolue car les paroissiens eux-mêmes commençaient à souffrir et puisaient désormais dans des réserves qui allaient s'amenuisant. Inexorablement.

Peut-être faudrait-il ouvrir l'église, pour qu'au moins ceux qui dormaient dans la rue puissent s'abriter du vent, à défaut du froid ? C'était ma foi une assez bonne idée et l'évêque n'y verrait aucun inconvénient. L'Église n'était-elle pas la maison de tous ? Mais il faudrait aussi filtrer les entrées car, à défaut, il deviendrait rapidement impossible de nourrir tout le monde. Alors qui seraient les heureux élus ? Les femmes, les enfants ? Allait-il devoir sacrifier un vieillard pour sauver un homme encore valide qui, ayant trouvé à s'embaucher quelques heures par jour aux halles comme portefaix, ramènerait au foyer les quelques pièces dont sa famille ne pouvait se passer ?

Tous ces bas calculs l'embrouillaient, et, somme toute, n'étaient pas très chrétiens. Finalement, ouvrir l'église aux réfugiés des campagnes n'était peut-être pas une si bonne idée !

Il ressassait encore ses pensées moroses lorsque la grande porte s'ouvrit à toute volée. Une vague de froid s'engouffra et le fit frissonner. L'enfant de chœur éternua.

Sans même se retourner, il ne put s'empêcher de crier :

– La porte !

Ce n'est que lorsqu'il l'entendit grincer sur ses gonds et claquer qu'il se retourna et vit, remontant la nef à longues enjambées, courant presque, un grand gamin tout maigrelet trop vite monté en graine, un mauvais manteau jeté à la hâte sur ses épaules.

– M'sieur l'curé !

– On ne court pas dans la maison de Dieu, gamin ! un peu de respect que diable !

Le gamin stoppa net sa course et, penaud, reprit sa marche à pas plus mesurés.

– M'sieur l'curé, mon maître va passer, et il demande les sacrements. Il faut venir !

– Ton maître ? Qui est-il ? Tu es apprenti ?

– Oui.

– Oui et... ? Vais-je devoir te tirer les vers du nez ? De qui es-tu l'apprenti ?

– Maître Bessonneau.

– Bessonneau... ? Michel ? Le boucher des halles ?

– C'est bien lui, m'sieur le curé.

– Comment est-ce possible ? Ma gouvernante lui a acheté... c'était quand ? jeudi ? une pièce de bœuf, et elle m'a assuré qu'il était gaillard !

– C'est ce même soir qu'il s'est plaint de douleurs aux jambes, dans toutes les articulations, et de maux de têtes. J'étais dans ma soupente, il a cogné à son plafond pour m'appeler...

Pierre Croux se souvint que le boucher était veuf depuis longtemps. Son épouse était morte de fièvres puerpérales après son huitième accouchement. L'infection avait fait son œuvre et la mort l'avait libérée d'atroces douleurs. Michel Bessonneau avait enterré sa femme aux côtés de ses cinq filles, toutes emmenées dans leur première année. La tombe était à peine refermée que son dernier-né rendait l'âme à son tour, après un bref passage de quelques jours dans la vie. Les deux seuls fils qui lui restaient, écœurés d'avoir été élevés dans le sang, les abats et les mouches, étaient partis tous deux un bon matin pour Brest, s'engager dans la Royale. Leur père ne les avait jamais revus. Résigné mais point abattu, le boucher avait surmonté toutes les épreuves. On l'avait connu enjoué et facétieux, on le retrouva allègre et spirituel. Cependant il n'avait jamais repris femme et depuis cette époque, il vivait seul avec son apprenti.

– ...Je suis descendu et lorsque je suis entré dans sa chambre, il avait vomi partout. Il a essayé de

se lever de son lit mais n'y est pas parvenu. « Je me sens si fatigué ! » qu'il m'a dit, « va donc me quérir un physicien², si tant est qu'il veuille bien se déplacer ».

– Qu'a dit le mire ?

L'apprenti recommençait à s'agiter, triturant son bonnet entre ses doigts gourds.

– Le temps presse, m'sieur l'curé, il faut y aller ! Je vous raconterai tout en chemin.

Le curé interrogea de l'œil son enfant de chœur, dont l'air las et soumis lui fit comprendre qu'il était prêt, quoi qu'il lui en coûtât.

* * *

L'enfant ouvrait la marche, porteur d'une lanterne et d'une clochette, informant les rares passants du quartier qu'une âme allait bientôt partir au purgatoire. Il portait également l'étole du prêtre, soigneusement pliée sur son bras droit. Le père Croux suivait, serrant contre lui le viatique et la burette contenant la sainte huile. Sur leur passage, on se signait et se découvrait, mais juste le temps que la

² Un médecin, ou mire

décence imposait, tant le froid était vif. Aussitôt on s'empressait de remettre coiffes et bonnets.

Dans les recoins, des formes recroquevillées annonçaient des sans-abris tentant de se protéger des morsures, du froid et des rats, en disparaissant sous plusieurs couches de hardes. Avant la tombée du jour, certains d'entre eux seraient morts, sans la consolation du sacrement ultime.

Ils marchaient vite, tant pour se réchauffer que pour ne pas risquer d'arriver trop tard. À côté du prêtre, mais un pas derrière, l'apprenti suivait sans peine grâce à ses grandes jambes et, comme promis, racontait la suite de son histoire :

– M'sieur le curé, vous m'avez demandé ce qu'avait dit le mire.

– C'est vrai. Alors ?

– Hé bien, en fait, je n'en ai pas trouvé ! Par ce froid, la nuit, aucun n'a voulu sortir de chez lui...

– Il est beau le serment d'Hippocrate !

– Je ne sais pas s'il est beau, m'sieur le curé, je ne connais pas la personne dont vous me parlez !

– Laisse donc cela, ce n'est pas grave ! qu'as-tu fait ?

– J'ai trouvé un apothicaire dont l'échoppe était encore ouverte. Je lui expliqué tout ce dont mon

maître souffrait et il m'a donné une thériaque. C'est peut-être un empoisonnement, qu'il m'a dit.

– En tous cas, si ça ne l'était pas, la thériaque l'aura peut-être empoisonné encore plus sûrement !

L'apprenti se mit à courir pour dépasser le père Croux, et il ouvrit des yeux effarés en balbutiant :

– Vous...vous croyez ? Que j'aurais pu empoisonner mon maître en lui donnant le remède ?

Le père Croux eut honte de son bon mot, et d'avoir instillé dans l'esprit de l'apprenti un sentiment de culpabilité, totalement injustifié.

– Non, non. Bien sûr que non ! Tu as fait tout ce que tu as pu, et si ton maître doit paraître aujourd'hui devant le Seigneur, c'est que c'est son heure, et tu n'y aurais rien pu faire.

Ils finirent de remonter la rue Saint-Michel en silence et furent rapidement devant les halles, désertes aujourd'hui car ce n'était pas jour de marché. Le prêtre se rendit immédiatement compte de la stupidité de sa remarque car, jour de marché ou pas, les étals restaient souvent vides par ce temps de disette, et cela n'encourageait guère les chalands à flâner.

Laissant les halles à main gauche, ils les contournèrent par le nord et furent bientôt devant le logis du boucher : une demeure cossue, mais sans ostentation, comme il sied à un commerçant aisé. Comme dans toutes ces demeures dont le rez-de-chaussée, construit solidement en pierre de tuffeau, était constitué d'une échoppe, on accédait aux étages par une porte située à droite de l'étal qui, relevé, servait également de volet à la boucherie. Pierre Croux leva les yeux sur la façade des étages, pour admirer les colombages, dont la variété des dispositions en disait beaucoup sur l'aisance financière des propriétaires : des belles poutres, parfaitement équarries, disposées en losanges serrés indiquaient un bourgeois fortuné. Les quartiers plus populeux se contentaient de poutres brutes, et de motifs rudimentaires.

L'apprenti ouvrit la porte, mais, avant d'entrer, se fit un devoir d'excuser l'état de son maître :

– Lorsque je suis parti pour l'église, il était fiévreux et il délirait. Il était couvert de sueur mais grelottait sous ses couvertures. J'avais pourtant remis des bûches dans l'âtre.

Il haussa les épaules, soupira, et finit pas sortir tout à trac ce qui le tracassait sans doute depuis le début de la maladie du boucher :

— S'il passe, je ne sais pas ce que je deviendrai.

* * *

L'odeur était insoutenable : un mélange de sueur, de vomissures, de corps mal lavé, sublimé par la chaleur étouffante qui régnait dans la pièce. Pour sûr, l'apprenti avait bien remis quelques bûches dans le foyer ! L'âtre ronflait, le bois crépitait, et des gerbes d'étincelles, que le pare-feu ne parvenait pas à arrêter, menaçaient d'embraser le plancher à tout moment.

Pierre Croux vit tout de suite qu'il était trop tard. Michel Bessonneau gisait au milieu d'une demi-douzaine d'oreillers, la tête tournée vers le crucifix pendu à son clou, impassible, sur le mur à côté de la fenêtre ; les yeux révulsés, la bouche ouverte, peut-être étouffé par un dernier renvoi de bile qui lui avait souillé la joue et le menton.

Le curé vit son enfant de chœur sur le point de défaillir et il ouvrit la fenêtre en grand, ainsi que les persiennes, pour laisser entrer le grand air. Le boucher n'aurait plus froid. L'apprenti pleurerait sur le seuil de la chambre, tant sur la mort de son maître que sur son propre sort, car il plongeait dès aujourd'hui tête la première dans l'inconnu.

L'enfant de chœur, un peu rasséréné par l'air glacial, s'était emparé de la burette contenant la sainte huile, et s'approchait du lit, pour que le père Croux puisse prononcer l'oraison et administrer le dernier sacrement.

Celui-ci ajustait son étole en regardant tristement le corps sans vie sur le lit, dans toute la laideur de la mort, lorsque soudain, son regard fut attiré par une masse noirâtre sur le cou du boucher, dépassant à peine des couvertures. Un goût ?

Les souvenirs de l'été 1583 et des mois qui suivirent, et qu'il avait au fil du temps réussi à enfouir tant bien que mal, affluèrent alors d'un seul coup.

* * *

Il était encore minot alors, insouciant dans la promesse de l'été. Son père, négociant en chanvre et lin, gagnait suffisamment bien sa vie pour mettre sa famille à l'abri du besoin. Du jour au lendemain, on lui avait interdit de sortir, d'aller à l'école de la paroisse – ce qui n'était pas trop grave – mais aussi d'aller jouer dans la rue avec les autres enfants, ce qui s'avérait plus embêtant. Bientôt, on lui avait appris qu'il ne verrait plus son oncle, qui venait de mourir. Et quelques jours plus tard, on lui annonça le décès de son cousin et de sa cousine, si jolie, dont il

était un peu amoureux, comme on peut l'être quand on a sept ans. Il en avait éprouvé un immense chagrin. Deux jours entiers il avait pleuré mais on lui avait interdit de la revoir une dernière fois. Comme il trépignait de plus en plus pour demander à sortir, alors qu'il faisait si beau dehors, sa mère lui avait dit qu'il y avait une épidémie très grave, et que beaucoup de gens mouraient. Et si on sortait, on pouvait aussi passer de vie à trépas en quelques jours.

Son père ne sortait plus, toutes les affaires étaient stoppées, plus aucun client ni fournisseur ne se manifestait. Par la fenêtre, de sa chambre, il voyait des hommes, vêtus d'une casaque noire à croix blanche, sortir des maisons des corps sans vie et les jeter dans des charrettes. C'était donc ça, la mort ? On n'était pas mieux considéré ? Pourtant, il avait déjà assisté à l'inhumation de son grand-père, et il y avait eu des beaux chants. Il ne comprenait plus. Les hommes en noir barricadaient aussi les portes des maisons dont ils avaient extrait les corps. Peut-être ces gens-là avaient-ils été punis par le Seigneur ? On lui avait appris à craindre le Seigneur, et jamais il ne lui désobéirait, pour ne pas être puni comme ces pauvres gens.

Puis un jour, on avait eu moins à manger, car plus personne ne venait vendre au marché. Heureusement, il restait beaucoup de provisions dans la cave, des salaisons, des fruits, et du vin, beaucoup